

*Les rédacteurs.* — Le journal n'eut jamais de directeur ni de rédacteur en chef. C'est tout juste si quelqu'un — et on ne savait pas où il habitait — centralisait la copie qui arrivait des quatre coins de Bruxelles. Circonstance remarquable : en l'espèce, on ne se connaissait pas, et il arriva même qu'au lieu d'un centre, il y en eut quelquefois deux, qui se fusionnèrent bientôt après des tâtonnements amusants. La *Libre*, comme on l'appelait communément, ne mourait pas pour si peu. Quand les rédacteurs se soupçonnaient de ramer sur la même galère, ils se faisaient scrupule d'en rien laisser paraître. Un jour, par exemple, *Fidelis* (M. A. van de Kerckove) se rend en tram au palais de justice où l'appellent les devoirs de sa profession. Sur la plate-forme s'installe *Ego*, qui est médecin. Ils se connaissent. L'avocat sait, lui, que le médecin est *Ego*. Le médecin a quelque raison de soupçonner que l'avocat est de la rédaction. Il n'en sait pas plus long. Il cause de la *Libre* et vante les articles de *Fidelis* et aussi ceux d'*Ego*. *Fidelis* opine du bonnet. Le tram arrive à destination. Les amis se séparent sans avoir trahi leur secret.

Traqués par la kommandantur, les rédacteurs de la *Libre Belgique* firent des prodiges pour dépister ses limiers. Ils n'y réussirent pas toujours. Philippe Baucq, jeune architecte de talent, fut pris et fusillé pour espionnage, mais son titre découvert de rédacteur à la *Libre Belgique* n'était pas pour lui obtenir sa grâce. Eugène van Doren, traqué à son tour, dut se cacher dans une retraite où il passa deux années sans revoir sa femme et ses enfants. Le Père Dubar fut arrêté et condamné à douze ans de travaux forcés. Il fut bientôt rejoint en Allemagne par son aimable confrère le Père Paquet. L'abbé van den Hout, professeur à l'institut Saint-Louis, assumait la succession du Père Dubar et travailla en collaboration avec le Père Delahaye, le savant bollandiste. Ce dernier tomba entre